BS2417
.E7B9

10.2.1900.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS2417

Section .E7B9

Shelf

Number

# LES

# PRÉDICTIONS DE JÉSUS

PAR

**C. BRUSTON**

Doyen de la Faculté de théologie de Montauban.

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme.

*33, rue de Seine, 33.*

—

1899

LAUSANNE — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie

# PRÉFACE

Dans une étude intitulée *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ* (1890), j'ai essayé de montrer que l'enseignement de Jésus sur les choses finales diffère beaucoup de celui de l'Eglise et même, en partie, de celui des apôtres. Je reprends ici la tractation de l'une des questions abordées dans cet ouvrage, pour l'expliquer un peu autrement, et, je l'espère, un peu mieux. Mon point de vue demeure essentiellement le même ; on trouvera seulement ici une interprétation différente des textes où Jésus a parlé de sa *venue dans la gloire*. Cette expression n'est pas synonyme de *la venue sur les nuées du ciel*, comme on le croit généralement et comme je l'ai admis moi-même dans ma première étude.

C'est la principale différence qui existe entre ces deux opuscules. Mais elle me paraît assez importante pour justifier cette publication, en quelque sorte complémentaire de la première.

Au reste, il faut réfuter souvent les mêmes erreurs pour qu'elles disparaissent, et souvent répéter les mêmes vérités avant qu'elles parviennent à triompher des erreurs contraires. On ne saurait dire à quel point l'erreur, surtout l'erreur théologique, est tenace. Elle ressemble au chiendent. Ne nous lassons donc pas de l'arracher ; sans cela, elle aurait bientôt envahi tout le champ de l'Eglise, à la grande satisfaction des sceptiques et des moqueurs, qui trouvent un singulier plaisir aux idées bizarres de certains chrétiens, surtout quand ils ont la prétention de l'être à un degré éminent, soit par la fidélité aux doctrines traditionnelles, soit par le zèle et la piété.

LES

# PRÉDICTIONS DE JÉSUS

## I

### Les prédictions de Jésus au début de son ministère.

La plupart des prophètes, si ce n'est tous, ont annoncé l'avènement du royaume de Dieu ou le règne du Messie comme devant suivre de près la ruine de l'empire qui dominait le monde à leur époque et dont ils annonçaient la destruction prochaine.

Le livre de Daniel ne fait exception à cette règle qu'en apparence, l'auteur vivant en réalité, non sous la première, mais sous la quatrième et dernière des monarchies qu'il décrit dans ses visions symboliques.

1. Il n'est donc pas étonnant que le dernier des prophètes de l'Ancienne Alliance, je veux parler de Jean-Baptiste, ait commencé sa prédication par ces mots : « Repentez-vous, car *le royaume des cieux est proche*, » et que la même parole ait formé aussi le début de la prédication de Jésus. (Mat. III, 2; IV, 17.)

Il y a cependant cette différence entre eux et les anciens prophètes, qu'ils ne prédisent pas la ruine de la puissance politique qui, de leur temps, possédait la Judée : l'avènement du royaume de Dieu n'a plus pour condition essentielle la ruine d'un empire terrestre ; il doit simplement avoir lieu parce que le moment fixé par Dieu est venu.

Mais comment Jean-Baptiste savait-il que ce moment était venu ? Etait-ce *uniquement* par l'effet d'une révélation divine ? Je ne le pense pas. Le dernier des prophètes qui avaient vécu avant lui — je veux dire l'auteur du livre de Daniel — avait déterminé d'une manière assez précise l'époque de l'avènement du règne messianique : il avait dit qu'il succéderait à la quatrième des monarchies de l'ancien monde décrites par lui, à celle qui est représentée sous l'image d'une bête à dix cornes, dont trois sont arrachées par une onzième, petite à l'origine, mais qui devient par ce triple triomphe plus grande que toutes les autres, c'est-à-dire à la monarchie décuple issue des conquêtes d'Alexandre et à la onzième puissance qui s'éleva et s'agrandit par la défaite de trois des précédentes, c'est-à-dire à la puissance des Séleucides [1].

Les Ptolémées, les Séleucides et les autres dynasties plus ou moins importantes issues du démembrement de l'empire d'Alexandre ayant disparu, — leurs territoires ayant été absorbés l'un après l'autre par la puissance romaine, — le moment fixé par Daniel pour l'établissement du royaume messianique était donc nécessairement arrivé, et même depuis quelque temps déjà, quand Jean-Baptiste se leva pour proclamer qu'il était proche. Et Jésus, nous l'avons dit, partageait la même pensée.

Comment donc s'étonner qu'en envoyant ses douze apôtres prêcher la bonne nouvelle au peuple d'Israël, il leur ait dit : « Vous n'achèverez pas (de parcourir) les villes d'Israël que le Fils de l'homme ne soit venu » (Mat. X, 23), ou qu'il leur ait déclaré dans une autre circonstance que « quelques-uns de ceux qui étaient là présents ne goûteraient point la mort qu'ils n'eussent vu le Fils de l'homme venant (ou plutôt *entrant*) dans son règne [2] ? » (XVI, 28.)

[1] Voir pour cette interprétation des chapitres II et VII de Daniel mes *Etudes sur Daniel et l'Apocalypse*, 1896.

[2] Ce texte doit appartenir historiquement à une époque antérieure à celle des versets qui le précèdent. D'autant plus qu'il est précédé dans Marc (IX, 1) des mots : *Et il leur disait*, qui le séparent de ce qui précède. Voir E. Haupt, *Eschatol. Aussagen Jesu*, p. 10.

Ces paroles n'ont rien que de naturel : puisque le royaume de Dieu était proche (X, 7) et qu'il devait être fondé par le Messie, — puisque, depuis les jours de Jean-Baptiste, « il s'avançait avec force » (XI, 12), — puisque, peu après, « le royaume de Dieu s'était, en effet, approché des Juifs, les avait atteints » (XII, 28 ; Luc X, 9 ; XI, 20), qu'y a-t-il de surprenant à ce que Jésus ait dit peu auparavant que son fondateur allait bientôt venir ou entrer dans son règne ? Il s'agit là simplement de la fondation du Royaume de Dieu ou de l'Eglise chrétienne, et c'est ainsi que Marc et Luc ont compris le second de ces textes. (Marc IX, 1 ; Luc IX, 27.)

2. Il semble qu'au moment où il prononçait ces paroles, Jésus prévoyait sans doute des obstacles et des persécutions pour ses disciples aussi bien que pour lui-même (cf. Mat. X), mais des obstacles et des persécutions d'où ils sortiraient vainqueurs. Dans ce cas, si la masse du peuple juif avait reconnu en lui le Messie, il serait devenu roi, naturellemement à Jérusalem, et il aurait établi ses douze apôtres comme gouverneurs ou juges dans les diverses régions de la Palestine. C'est du moins ce qui semble résulter de la déclaration bien connue et si surprenante : « Je vous dis en vérité que vous qui m'avez suivi, dans la palingénésie, quand le Fils de l'homme se sera assis sur son trône de gloire, vous vous assiérez, vous aussi, sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » (Mat. XIX, 28.) Les douze tribus d'Israël ne peuvent guère désigner, en effet, que l'ensemble des Israélites : ceux de la Palestine et ceux du monde entier.

Luc place la même promesse, dans des termes un peu différents, à la suite de la Cène. (XXII, 30.) Mais il n'est guère vraisemblable qu'à la veille de sa mort, qu'il savait prochaine, Jésus ait pu s'exprimer ainsi. La promesse d'une dignité royale à ses disciples fidèles (v. 29) n'a rien d'étonnant ; celle d'être admis à manger et à boire à sa table dans son royaume (v. 30ª) ne nous surprend pas davantage, car cette expression est manifestement figurée. Cf. « Il en viendra beaucoup d'Orient et d'Occident, et ils se mettront à table avec Abraham, Isaac et

Jacob, » etc. (Mat. VIII, 11.) « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » (XXVI, 29.) — Mais il est difficile d'admettre que la phrase : « Vous vous assiérez sur des trônes, *jugeant les douze tribus d'Israël*, » (v. 30[b]) puisse être entendue dans le même sens figuré. Et, au sens littéral, elle ne peut pas avoir été prononcée par Jésus à la veille de son supplice : car, à ce moment, il savait depuis longtemps et il avait souvent déclaré que son trône et ceux de ses disciples seraient dans le ciel, auprès de Dieu, comme nous le montrerons bientôt.

Si cette parole est authentique et si elle ne peut être entendue métaphoriquement, elle doit avoir été prononcée par Jésus au début de son ministère. La place qu'elle occupe dans Luc et même dans Matthieu n'est pas une objection décisive contre cette conclusion.

Il faut observer, en effet, que cette déclaration ne se trouve pas dans les passages parallèles de Marc (X, 28-31) et de Luc (XVIII, 28-30). Elle était donc sans doute primitivement isolée. L'auteur de l'évangile selon saint Matthieu a jugé bon de la rapprocher d'un texte analogue ; Luc aussi ; seulement il a choisi un texte différent et moins bien approprié.

Quoi qu'il en soit, les apôtres s'attendaient à l'établissement d'une royauté terrestre. (Luc XIX, 11.) La requête de la mère des fils de Zébédée le montre clairement. (Mat. XX, 20.) Cf. aussi Luc XXIV, 21 : « Nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël. » Actes I, 6 : « Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis la royauté pour Israël ? » etc.

Tout cela semble indiquer que, pendant quelque temps, au début de son ministère, avant de s'être heurté à l'hostilité des grands, les succès de son activité en Galilée, où il voyait que « la moisson était grande, » ont pu inspirer à Jésus la pensée, l'espoir — bientôt effacé — que son peuple reconnaîtrait en lui le Messie attendu.

Inutile de dire que si cet espoir s'était réalisé, la royauté de Jésus eût été, quand même, d'une tout autre nature que les royautés humaines. La justice et la vérité, la piété, la charité

en eussent été les seuls principes directeurs; et le but en eût été la conversion du monde païen.

Combien de temps aurait pu durer un tel royaume? Combien de temps les Romains l'auraient-ils toléré ? Si Jésus n'avait pas succombé dans sa lutte contre le judaïsme, il aurait péri nécessairement sous les coups des Romains. De toute façon, la croix était au bout de son entreprise sublime. Les trônes qu'il promettait à ses douze apôtres n'auraient pas été de longue durée; mais il leur serait resté, comme à tous ses disciples, des biens spirituels « infiniment plus grands » que les biens matériels qu'ils avaient abandonnés pour le suivre, et surtout la « vie éternelle » (v. 29). Cela n'était-il pas suffisant et ne valait-il pas mieux que des trônes de gouverneurs terrestres ?

Quelqu'un dira peut-être qu'en parlant ainsi Jésus a trompé ses douze apôtres, puisqu'il a contribué à faire naître dans leur esprit un espoir qui ne devait pas se réaliser. Observons d'abord que cette illusion, si elle fut réelle, ne fut pas de longue durée, que bientôt Jésus comprit que son peuple le rejetterait, qu'il le déclara nettement et à plusieurs reprises à ses disciples, en sorte que les douze apôtres ne purent plus se faire aucune illusion sur la portée de la promesse qu'ils avaient reçue un jour.

Mais en renonçant à l'espoir de régner à Jérusalem, Jésus n'abandonna pas celui de régner, suivant les promesses des prophètes. Seulement il comprit qu'il régnerait dans le ciel et du ciel sur le monde. Son trône glorieux étant ainsi transporté dans le ciel, il est clair qu'il en était de même de celui de ses apôtres et de ses disciples. Aussi les premiers chrétiens ont-ils la certitude d'être *rois* et sacrificateurs et de *régner* un jour avec Jésus dans les cieux, après avoir souffert avec lui sur la terre[1].

Une promesse terrestre transformée ainsi en promesse céleste, peut-on appeler cela une illusion ?

S'il en était ainsi, il faudrait appeler de ce nom à peu près toutes celles des anciens prophètes, car elles consistent pour la plupart dans la prédiction d'un rétablissement politique du

[1] Rom. V, 17 ; VIII, 17, 30, etc.

peuple d'Israël, de la venue d'un roi descendant de David, dans le sens ordinaire de ces mots, c'est-à-dire d'un roi ou plutôt d'une dynastie, d'une série de rois qui seraient justes et pieux et répandraient par tout le monde la connaissance du vrai Dieu, de sorte que tous les peuples viendraient à Jérusalem adorer l'Eternel dans son temple [1].

Ces promesses se sont-elles réalisées? Quant à la forme, évidemment non; et il n'est ni vraisemblable ni même possible qu'elles se réalisent jamais. Peut-être, au début de son ministère, Jésus a-t-il espéré leur accomplissement littéral. Mais il ne tarda pas à comprendre qu'il était impossible. Abandonna-t-il pour cela tout espoir ? douta-t-il de la réalité des promesses prophétiques ? Nullement; mais, sacrifiant la forme, il s'attacha d'autant plus énergiquement au fond, à l'essentiel. Si Dieu ne veut pas que le trône du Messie soit sur terre, il sera dans le ciel; mais, d'une façon ou d'une autre, ses promesses s'accompliront.

Si un père avait promis à son jeune fils un cheval à mécanique, et que plus tard il lui eût donné une bicyclette en échange, serait-il permis de dire qu'il a manqué à sa promesse? et le fils serait-il autorisé soit à se plaindre, soit à exiger l'exécution de la première promesse, en sus de la seconde? Evidemment non.

C'est pourtant ce que font certains chrétiens, qui estiment que plusieurs des prophéties de l'Ancienne Alliance ne se sont pas encore accomplies, parce qu'elles ne se sont pas réalisées à la lettre, et qui en attendent l'accomplissement littéral dans l'avenir. C'est une regrettable et dangereuse illusion. Il est vrai que le Messie n'a pas été un roi terrestre, mais il est un roi céleste ; il n'a pas été le roi des Juifs spécialement, mais il est celui de l'humanité tout entière. Les peuples ne se rendent pas en pèlerinage à Jérusalem pour y adorer le Dieu des prophètes, mais ils l'adorent sur tous les points du monde. S'imaginer qu'un jour les Juifs rentreront dans leur pays, y rebâtiront le temple et offriront de nouveau des sacrifices, parce que tout cela a été prédit par les anciens prophètes, c'est vouloir que

[1] Voir mon *Histoire de la littérature prophétique.*

Dieu donne l'ombre ou l'image, après avoir donné la réalité, — qu'il rende la Loi et ses institutions imparfaites et transitoires après avoir donné la Foi, pour laquelle elles avaient été établies, — qu'il rétablisse l'échafaudage du judaïsme après que l'édifice du christianisme a été construit. De même que le Christ est venu et que nous ne devons pas en attendre d'autre, de même il a apporté avec lui la réalisation de toutes les promesses messianiques dans ce qu'elles avaient d'essentiel, et nous ne devons pas en attendre d'autre que celle qui consiste dans le déploiement de tous les principes qu'il a posés.

Ce que nous disons des promesses des prophètes, nous le disons aussi de celles de Jésus lui-même, au début de son ministère, si réellement il a espéré pendant quelque temps fonder le royaume de Dieu en Judée sous une forme plus ou moins analogue à celle qu'avaient entrevue les anciens prophètes. Ces premières promesses ont été abrogées ou plutôt *absorbées* par les suivantes, et rien ne nous autorise à penser qu'elles doivent se réaliser jamais. S'il a cru un moment qu'il aurait un trône sur la terre, et ses apôtres aussi, il a compris bientôt que le trône sur lequel il devait s'asseoir était au ciel, et par conséquent aussi celui de ses fidèles ; il s'est exprimé très clairement dans ce sens à partir d'un certain moment, et, bien que ses disciples ne comprissent pas toujours ses paroles, il est difficile de penser qu'ils se soient imaginés que leur Maître et eux-mêmes auraient deux trônes, l'un dans le ciel *bientôt* et l'autre sur terre *dans un avenir lointain*. En tout cas, Jésus n'a jamais rien dit de pareil ; à partir du moment où il entrevit la croix, il continua d'espérer qu'il allait entrer dans son règne ou dans la gloire, mais dans la gloire *céleste*, auprès de Dieu. C'est ce que nous allons montrer maintenant.

## II

### Les prédictions de Jésus vers la fin de son ministère.

Au début de son ministère, Jésus ne pouvait pas, ne devait pas renoncer, pour ainsi dire *a priori*, à la pensée, au dessein, à l'espoir de fonder le royaume de Dieu au milieu de son peuple.

L'expérience seule de l'endurcissement des grands et de la légèreté de la masse lui en montra peu à peu l'impossibilité ; et c'est alors qu'il comprit et déclara plusieurs choses corrélatives les unes des autres :

1° qu'il mourrait bientôt d'une mort sanglante, mais qu'il ressusciterait le troisième jour (Mat. XVI, 21, etc.) ;

2° qu'il viendrait bientôt dans la gloire du Père et s'assiérait sur son trône, d'où il exercerait le jugement (XVI, 27 ; XXV, 31 ss.) ;

3° qu'il viendrait bientôt sur les nuées du ciel (XXIV, 29-31 ; XXVI, 64) ;

4° que le royaume de Dieu serait transféré aux Gentils (XXI, 43) et Jérusalem détruite (XXIII, 35 ss. ; XXIV).

Que la première de ces prédictions et la dernière se soient réalisées, personne ne le conteste. On discute beaucoup, il est vrai, sur le *mode* de la résurrection de Jésus, mais on ne discute guère, du moins entre chrétiens, sur le *fait* lui-même. Ceux qui reconnaissent que Jésus a prédit sa résurrection (et il n'y a vraiment aucune bonne raison de contester la réalité d'une prédiction si souvent répétée dans les évangiles) doivent reconnaître aussi que cette prédiction s'est réalisée, et réalisée dans le sens que Jésus donnait à ses paroles, à moins de vouloir porter l'atteinte la plus grave à son autorité et à son caractère moral lui-même.

Nous pouvons donc nous borner à discuter le sens des textes qui renferment les deux autres prédictions : la venue du Fils de l'homme dans la gloire et sa venue sur les nuées du ciel.

Ces deux locutions, en effet, ne sont nullement identiques, comme on le croit généralement.

### I. *La venue, c'est-à-dire l'entrée, du Fils de l'homme dans la gloire.*

1. Le royaume de Dieu, fondé *en principe*, rencontre bientôt des obstacles si nombreux, des adversaires si puissants et si acharnés que Jésus ne tarde pas à comprendre qu'il ne pourra être fondé *réellement* et d'une manière durable que par sa mort sur la croix. C'est alors qu'il exhorte ses disciples à « prendre

leur croix, » eux aussi, « et à le suivre, car, ajoute-t-il, celui qui aura perdu sa vie à cause de moi la retrouvera.... *Car* le Fils de l'homme *va* (μέλλει [1]) *entrer dans la gloire* de son Père, avec ses anges (c'est-à-dire, auprès des anges de son Père), et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » (Matthieu XVI, 27.) C'est-à-dire qu'après avoir souffert une mort cruelle et ignominieuse, il entrera dans la gloire de Dieu, auprès des anges, exécuteurs de sa volonté, et que, revêtu d'un pouvoir divin, il récompensera ou punira chacun de ses disciples selon son mérite.

Il est vrai que ce sens, qui cadre si bien avec l'ensemble des déclarations du Nouveau Testament à ce sujet, est obscurci, dans le texte grec des évangiles synoptiques, par une traduction imparfaite, et qu'en français la traduction ordinaire : « Le Fils de l'homme *doit venir* dans la gloire de son Père, avec ses anges,» etc., présente au premier abord à l'esprit une image différente, celle du Christ *revenant* du ciel, revêtu de la gloire du Père et accompagné des anges, et rendant, par conséquent, à chacun selon ses œuvres *sur la terre*. Mais je ne crains pas d'affirmer que c'est là une idée invraisemblable en elle-même et dans le contexte.

En effet, à quel moment Jésus-Christ, revenant ainsi du ciel, pourrait-il rendre *à chacun* selon ses œuvres sur la terre ? Il ne pourrait récompenser ou punir que ceux qu'il y trouverait au moment d'un tel retour. Et les autres, ceux qui seraient morts auparavant, quel serait leur sort ? Ils seraient donc privés de récompense ou de châtiment ? On n'échappe à cette conclusion qu'en *supposant* que *tous les hommes de tous les temps* seront auparavant ressuscités, auront repris un nouveau corps, à seule fin de comparaître *tous ensemble* devant le Juge suprême pour être jugés par lui. Malheureusement, c'est là une pure supposition, une hypothèse absolument gratuite et que rien dans les paroles de Jésus-Christ n'autorise, puisqu'il ne parle *jamais* ni d'une résurrection générale, ni d'une résurrection

[1] Cf. Mat. XVII, 12, 22 ; XX, 22 (cf. v. 18) ; II, 13, etc. ; Luc IX, 31 (cf. v. 22 ss.), XIX, 11 ; XXI, 7 ; Jean VII, 35, 39 ; XI, 51 ; XII, 33 ; XIV, 22 (cf. v. 19) ; XVIII, 32 ; IV, 47 ; VI, 71, etc. (Judas *allait* (non *devait !*) le trahir). Actes III, 3 ; XVIII, 14 ; XXI, 27, etc.

des corps, comme nous l'avons montré dans notre étude sur *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ* (1890).

Invraisemblable en soi, cette idée ne l'est pas moins dans le contexte. N'est-il pas beaucoup plus naturel qu'après avoir fait allusion à ses souffrances prochaines et à sa mort ignominieuse, Jésus parle de la gloire divine dont elles seront suivies *immédiatement* et d'une manière *permanente*, plutôt que d'un *retour futur* et lointain ? D'autant plus que μέλλει indique très fréquemment ce qui va arriver bientôt. Outre que ce retour sur la terre avec les anges pour le jugement a je ne sais quoi de fantastique et de mythologique, qui ne convient guère à l'enseignement si spiritualiste de Jésus-Christ, il faut remarquer que, dans ce texte et dans ceux du même genre, Jésus ne dit pas qu'il *reviendra*, mais simplement qu'il viendra ou plutôt qu'il *ira* (ἔρχεσθαι) et que la préposition ἐν qui suit indique plus naturellement *le lieu* où il doit aller et *rester éternellement* que *la dignité* dont il serait revêtu en revenant ainsi sur terre. En effet, quand il parlait ainsi, Jésus était encore sur la terre et n'avait pas dit précédemment qu'il dût la quitter. Le *mouvement* (ἔρχεσθαι) *prochain* (μέλλει) dont il est le sujet ne peut donc pas être dirigé du ciel vers la terre, mais nécessairement *de la terre vers* la région indiquée par *la gloire du Père et les anges*, c'est-à-dire vers le ciel [1].

Enfin, *la rétribution*, le jugement qui suit ce changement de lieu (καὶ τότε ἀποδώσει ἑκάστῳ) n'a pas lieu sur la terre, mais dans le ciel, comme l'indique, parmi beaucoup d'autres, cette déclaration : « Quiconque me confessera *devant les hommes*, je le confesserai *devant mon Père* qui est aux cieux, » etc. (Mat. X, 32.) C'est donc au ciel, en présence de Dieu, du haut du trône glorieux où il se sera assis après sa mort sanglante, que Jésus jugera les hommes qui auront cru en lui et rendra à chacun d'eux selon ses œuvres. (Cf. XXV, 31.)

Cela est si vrai que Marc et Luc ont pu fondre en un seul

[1] Il en est tout autrement là où Jésus parle de *venir sur les nuées*, comme nous le verrons plus loin. Cette venue devant suivre sa séance à la droite de Dieu (XXVI, 64) et la ruine du judaïsme (XXIV, 30), il est clair que le point de départ en est le ciel.

ces deux textes de la manière suivante : « Quiconque aura eu honte de moi et de mes paroles dans cette génération adultère et pécheresse (parallèle à Mat. X, 33), le Fils de l'homme aussi aura honte de lui quand il sera venu (= entré) dans la gloire de son Père, avec les (= auprès des) saints anges » (parallèle à Mat. XVI, 27). Marc VIII, 38. Cf. Luc IX, 26, et XII, 8 et 9

C'est donc quand il sera dans la gloire du Père, près des anges, que le Fils de l'homme reniera devant Dieu (Mat. X, 33), ou devant les anges (Luc XII, 9) ceux qui l'auront renié, et confessera (reconnaîtra comme siens) ceux qui l'auront confessé. Preuve que ὅταν ἔλθῃ indique le passage de Jésus de *cette génération pécheresse* vers *le Père* et vers *les anges*, car il y a opposition manifeste dans tous ces textes entre *les hommes*, d'un côté, et *Dieu et les anges*, de l'autre.

Observons aussi combien le texte de Luc, IX, 26, ὅταν ἔλθῃ ἐν τῇ δόξῃ αὐτοῦ καὶ τοῦ πατρὸς καὶ τῶν ἁγίων ἀγγέλων, « quand il sera venu (entré) dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges,» est aisé à comprendre dans notre interprétation et combien il est étrange dans l'interprétation ordinaire. Le séjour naturel de la gloire du Fils de l'homme, du Père et des anges, c'est le ciel, et non la terre.

Supposer que Jésus ne reconnaîtra ses fidèles et ne reniera ceux qui l'auront renié qu'après être *revenu* sur la terre et qu'il y ramènera avec lui Dieu et les anges, puisque c'est *devant eux* qu'il doit reconnaître les uns et renier les autres, ne serait-ce pas une des idées les plus extravagantes qui se puissent concevoir ? De quel droit l'attribuerait-on à Jésus ? et de quel droit donnerait-on, pour obtenir ce beau résultat, le sens de *revenir* au verbe ἔρχομαι qui signifie seulement *venir* ou *aller* et à μέλλει le sens de *nécessité absolue* (= δεῖ), tandis qu'il exprime si souvent (en particulier quand il est suivi d'un infinitif) *un avenir rapproché* ?

Qu'on se souvienne, encore une fois, que quand il parlait ainsi, Jésus était sur la terre, et que pour dire qu'il *reviendrait* du ciel, il faudrait qu'il eût dit d'abord (comme dans la parabole des mines[1] ou dans Jean XIV) qu'il *irait* au ciel. Mais

[1] Luc XIX, 11-27. Voir plus loin.

puisqu'ici il n'emploie *qu'une fois* le verbe *aller* (suivi des mots *dans la gloire du Père* ou *dans sa gloire et dans celle du Père et des anges*), il veut nécessairement parler d'*aller au ciel*, et non sur la terre, où il se trouve au moment où il s'exprime ainsi [1].

Quand quelqu'un dit : *Je vais aller* (ou venir), qui s'est jamais imaginé qu'il veut dire : Je vais [partir, puis re]venir [ici] ?

Assurément, Jésus a exprimé quelquefois cette pensée, mais il a employé alors des termes bien différents. Voyez Jean XIV : πορεύομαι...., καὶ ἐὰν πορευθῶ...., πάλιν ἔρχομαι... (v. 2 et 3). Πρὸς τὸν πατέρα πορεύομαι,... οὐκ ἀφήσω ὑμᾶς ὀρφανούς, ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς (v. 12-18). ἐλευσόμεθα (moi et le Père), v. 23, et Luc XIX, 11 ss. ... καὶ ὑποστρέψαι. — ἐν τῷ ἐπανελθεῖν αὐτὸν. .

De tout cela nous concluons que le texte hébreu ou araméen des paroles traduites par ἔρχεσθαι ἐν τῇ δόξῃ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ eût été mieux et plus clairement rendu par εἰσέρχεσθαι εἰς τὴν δόξαν κτλ., comme dans Luc XXIV, 26 (cf. aussi XXIII, 42), et qu'il s'agit là de l'entrée de Jésus dans la gloire céleste, comme dans ce texte de Luc, dans Philip. II, 9, Jean XIII, 31 et 32, XVII, 5: « *Glorifie-moi*, Père, auprès de toi-même... » et dans un si grand nombre d'autres passages du Nouveau Testament [2].

On sait que, d'après Papias, « chacun *interpréta* (ou traduisit) selon sa capacité les paroles de Jésus écrites en hébreu par Matthieu [3]. » La capacité de certains traducteurs pouvait n'être pas très grande, et quand on se rappelle les innombrables contresens des LXX, on ne peut que concevoir une certaine inquiétude sur la fidélité avec laquelle les textes évangéliques ont dû être

[1] Dans les écrits des apôtres, il en est tout autrement, parce qu'alors Jésus était au ciel. De même aussi dans Jean XXI, 22.

[2] Eph. I, 20 ; IV, 8 ; Héb. I, 3 ss.; II, 9 (couronné de gloire et d'honneur) ; VI, 20 ; IX, 12, 24 etc. — Cf. aussi Ex. XXIV, 18, où Moïse entre dans la nuée, symbole de la gloire de l'Eternel. — De même, (ἔρχεσθαι) μετὰ τῶν ἀγγέλων αὐτοῦ (Mat. XVI, 27) = εἰσέρχεσθαι μετὰ... cf. Ps. XXVI, 4 ; Prov. XXII, 24. Cf. aussi ἐκοιμήθη μετὰ τῶν πατέρων αὐτοῦ. Gen. XLVII, 30 ; 1 et 2 Rois, *passim*. — αὐτοῦ (Mat. XVI, 27) se rapporte au Père, non au Fils de l'homme.

[3] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*. — Non *interprétait*. Le texte porte l'aoriste, et non l'imparfait.

rendus. Les différences que présentent les mêmes passages dans les évangiles synoptiques, et qui ne sont pas toujours de pure forme, prouvent bien aussi qu'il y a parfois inexactitude d'un côté ou de l'autre.

Au reste, l'emploi d'un verbe de mouvement avec ἐν au lieu de εἰς [1] et celui d'ἔρχομαι pour εἰσέρχομαι sont assez fréquents dans le Nouveau Testament [2] et ailleurs, pour qu'il ne soit pas même nécessaire d'admettre une faute de traduction; il est permis de traduire ici et ailleurs (non *venir dans la gloire* (= avec la gloire), mais) *entrer dans la gloire* de son Père....

Cette traduction est même beaucoup plus vraisemblable au verset suivant (v. 28) et dans Luc XXIII, 42: « Souviens-toi de moi, dit à Jésus le brigand converti, ὅταν ἔλθῃς εἰς τὴν βασιλείαν (ou ἐν τῇ βασιλείᾳ) σου. Avec la première leçon, qui est celle du plus ancien manuscrit, celui du Vatican, il est impossible de ne pas traduire: « quand tu seras *entré dans* ton règne. » Mais, même avec la seconde, comment traduire autrement? Il est tout naturel que le Messie, le Roi *entre dans son règne* (ou dans sa gloire [3]), dans ce règne ou dans cette royauté, dans cette gloire royale où il doit recevoir ses élus (Mat. XXV, 34) et qui leur a été préparée, — comme la sienne d'ailleurs (Jean XVII, 5), — avant la fondation du monde.

[1] Cf. Apoc. XI, 11; Luc VII, 17; 1 Thes. I, 8; Jean V, 4; 1 Jean IV, 2: ἐν σαρκὶ ἐληλυθότα Jésus-Christ venu dans la chair (2 Jean v. 7) = le logos est devenu chair. — 2 Rois IX, 31; Lam. I, 4. (ἐρχομένους ἐν ἑορτῇ.) 5 et 18 etc. (ἐπορεύθησαν ἐν αἰχμαλωσίᾳ). 13. Jér. XXII, 4; Ps. LXIX, 28, etc.

La construction des verbes de mouvement avec ἐν est fréquente même dans la langue classique. V. Kühner, *Ausführl. Gram. der gr. Spr.* (3e éd.) II, p. 541.

[2] Cf. Mat. II, 11; VIII, 14 (cf. Luc IV, 38); Act. XXVIII, 14, etc. — Cf. aussi 1 Jean V, 6: ὁ ἐλθὼν δι' ὕδατος κ. αἵματος, οὐκ ἐν τῷ ὕδατι μόνον κτλ, où ἐλθὼν = d'abord διελθὼν, puis εἰσελθὼν: Celui qui *est allé à travers* l'eau et le sang, — non *dans* l'eau seulement, mais *dans* l'eau et *dans* le sang. — Ps. LXXIX, 1; 1 Sam. IX, 5, etc.

[3] Βασιλεία permutant avec δόξα dans les textes parallèles (Mat. XVI, 27; XXV, 31; Luc XXIV, 26) signifie dans cette locution *règne* ou royauté (non *royaume*). Cf. Luc 1, 33; XIX, 12, 15, etc. Entrer dans son règne = devenir roi.

Pour le sens d'ἔρχομαι, cf. par exemple 1 Cor. IV, 18-21; XVI, 5, 10-12; 2 Cor. XIII, 1 et 2; Rom. XV, 29; Jean IV, 45 et 46, 54; XIV, 6; Héb. XI, 8, etc. 1 Sam. XXV, 9 (= ἀπέρχομαι, cf. v. 5), etc.

La variante εἰς τὴν βασιλείαν montre que ἐν τῇ βασιλείᾳ a le même sens, non seulement ici, mais aussi, suivant toute vraisemblance, dans les autres textes où la même locution se retrouve [1].

Remarquons aussi que cette manière de traduire donne une idée simple, facilement accessible à l'esprit d'un homme qui ne connaissait Jésus que vaguement et savait seulement qu'il avait la prétention d'être le Messie, c'est-à-dire le Roi venu de la part de Dieu. Le bon brigand prie Jésus de se souvenir de lui à quelque moment qu'il obtienne cette royauté qui lui appartient de droit puisqu'il est le Messie. Mais quelle raison a-t-on de penser qu'il savait que Jésus avait promis à ses disciples de *revenir* (sur la terre) avec un pouvoir royal? Il est vrai que Jésus a fait quelquefois à ses disciples une telle promesse [2]; mais le brigand ne pouvait pas le savoir ni par conséquent y faire allusion.

Enfin, la leçon εἰς τὴν βασιλείαν est la plus ancienne, et elle est confirmée par Luc XXIV, 26; tandis que l'autre est sujette au soupçon de provenir des textes parallèles Mat. XVI, 27 et 28; XXV, 31, et de s'adapter plus aisément aux idées courantes à ce sujet dans l'Eglise.

En parfaite conformité avec ces textes, ainsi compris, Jésus-Christ ressuscité apparaît partout dans le Nouveau-Testament comme *roi,* assis à la droite de Dieu, revêtu de la gloire et de la puissance divines.

D'après la prophétie, en effet, le Messie devait s'asseoir à la droite de Dieu (Ps. CX) ou sur son trône (Zach. VI, 13), — sur le trône de Dieu, — et, — de là, — gouverner ou juger toutes les nations (Ps. II). La perspective de la croix n'ébranle pas en Jésus la foi en sa messianité; il croit donc, et il le déclare solennellement, qu'immédiatement ou, si l'on veut, peu après son supplice, il ira s'asseoir à la droite de la puissance divine (Mat. XXVI, 64 et parall.). C'est donc alors (et non à la fin du monde) qu'il s'assiéra sur son trône (ou sur le trône de Dieu),

[1] Cf. Malala, *Chronographie : εἰσελθόντες... ἐν τῇ Τροίᾳ* (var. *εἰς τὴν Τροίαν*). Cité dans Dobschütz, *Christusbilder*, I, *Belege*, p. 80.

[2] Dans la parabole des mines (Luc XIX, 11 ss., v. plus loin), dans Jean XIV et dans les textes où il dit qu'il viendra sur les nuées.

et c'est à partir de ce moment qu'il jugera le monde. Tous les apôtres l'ont compris ainsi, et il serait difficile de le comprendre autrement.

2. C'est ce que Jésus dit aussi fort clairement à la fin de son grand discours eschatologique, où il suffit d'admettre la même construction d'ἔρχομαι avec ἐν, au lieu d'εἰς, pour que le sens, autrement si obscur, devienne d'une limpidité parfaite: « Or quand le Fils de l'homme *sera entré dans sa gloire*, et tous les anges étant avec lui [1], alors il s'assiéra sur son trône de gloire (conformément au Ps. CX, et à Zach. VI, 13) et *toutes les nations seront rassemblées* (συναχθήσονται) — graduellement — devant lui (par le ministère de ses envoyés, Mat. XXIV, 31), — conformément à la promesse du prophète (ἔρχομαι συναγαγεῖν πάντα τὰ ἔθνη... καὶ ἥξουσι... ἐνώπιον ἐμοῦ... Esaïe LXVI, 18-23), fondée sur le Psaume II. — Et il les séparera (les individus, αὐτοὺς) les uns des autres, etc. Alors *le Roi* dira: Venez, bénis de mon Père, possédez *la royauté* qui vous a été préparée depuis la fondation du monde, » etc. (Mat. XXV, 31 ss.)

Cette royauté, les élus en jouissent dans le ciel, et non sur la terre; et elle leur est accordée dès leur mort, et non à partir de la fin du monde seulement. Et il en est de même pour ce qui concerne les réprouvés. Inutile, sans doute, de citer les textes qui le prouvent [2].

Dans ce texte comme dans le précédent, Jésus parlant du Fils de l'homme, c'est-à-dire de lui-même, sans avoir dit auparavant qu'il aurait quitté la terre, il est clair que le point de départ du mouvement indiqué par ὅταν ἔλθῃ (quand il sera venu ou allé) ne peut être le ciel, mais la terre, sur laquelle il se trouve.

[1] C'est-à-dire près de lui, prêts à accomplir ses ordres. — L'interprétation que nous avons donnée de ces textes dans *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ*, doit être rectifiée dans le sens indiqué plus haut. — Il est presque inutile de faire observer que les expressions *entrer dans la gloire de son Père* (XVI, 27) et *entrer dans sa gloire* (à lui) ou *s'asseoir sur son trône de gloire* (XXV, 31 ; XIX, 28) sont synonymes. Ce trône glorieux lui appartenait, puisqu'il lui était destiné par Dieu. Cf. Jean XVII, 5 et 24 (où *avant la fondation du monde* se rapporte, je crois, à *tu m'as donné*, et seulement implicitement à *tu m'as aimé*).

[2] Voir *La vie future d'après Jésus-Christ* et *La vie future d'après saint Paul*.

On a cru sans doute que cette expression faisait allusion à la venue sur les nuées, dont il a été question précédemment dans le même discours (XXIV, 30). Mais c'est une erreur : à partir de XXIV, 36: Περὶ δὲ τῆς ἡμέρας ἐκείνης..., il s'agit d'un sujet tout différent du précédent[1]; et d'ailleurs la distance où ces deux passages sont l'un de l'autre ne permet pas de s'arrêter à l'idée que le second ne fait que reprendre la pensée du premier sous une forme différente. Ici comme dans XVI, 27, Jésus parle donc de ce qui suivra son supplice, et non de ce qui aura lieu dans un avenir lointain.

Au reste, la phrase *alors il s'assiéra sur son trône de gloire* devrait suffire, à elle seule, à trancher la question. Quand donc Jésus devait-il, d'après ses propres déclarations, s'asseoir sur son trône glorieux? Etait-ce dans un avenir lointain? Ecoutez sa déclaration solennelle devant le Sanhédrin : *Dès maintenant* vous verrez le Fils de l'homme *assis à la droite* de la Puissance (divine) (Mat. XXVI, 64). Et quand s'y est-il assis, d'après tous les apôtres et le Nouveau Testament tout entier? La question n'a pas besoin de réponse.

Et l'on veut que, sans parler de cette première (et unique) séance à la droite de Dieu ou sur le trône de Dieu, qui était prochaine, qui allait suivre sa mort sanglante, — Jésus parle ici d'une deuxième, placée dans un avenir plus ou moins éloigné et pour laquelle il serait obligé de quitter son trône céleste pour venir s'asseoir sur un trône terrestre! N'est-ce pas inimaginable?

Mais quand donc, encore une fois, Jésus-Christ est-il entré dans la gloire du Père? quand s'est-il assis sur son trône glorieux? Au moment de sa résurrection et de son ascension, évidemment. Comment donc, à deux ou trois jours d'intervalle, en aurait-il parlé, d'abord comme d'une chose *lointaine* (chap. XXV), puis comme d'une chose *très prochaine* (chap. XXVI)? Etre *assis à la droite de la Puissance* (divine) et *s'asseoir sur son trône de gloire*, n'est-ce pas la même chose, si ce n'est que la seconde expression désigne un acte et la

[1] A partir de là, Jésus parle d'une chose dont *il ignore* le jour et l'heure, tandis que celle dont il était question précédemment, *il savait* qu'elle aurait lieu bientôt.

première un état? Comment donc l'acte serait-il postérieur à l'état qui en est la conséquence?

On se lasse vraiment de démontrer une vérité si évidente.

Il est donc clair comme le jour que Jésus-Christ a parlé de son *entrée dans la gloire*, de sa *séance sur son trône* glorieux et du *jugement* qu'il devait exercer du haut de son trône, comme de choses prochaines, qui allaient suivre de près son supplice. Il a cru, il a déclaré hautement à ses amis et à ses ennemis qu'après l'avoir laissé condamner et mettre à mort, Dieu lui donnerait une gloire et une puissance infinies, dont il ferait part à ses disciples fidèles, *miséricordieux*, et dont il exclurait les *égoïstes*, les indifférents aux misères humaines. Qui ne sent que c'était la vérité même?

Comment se fait-il donc que le sens de ces textes ait été si complètement méconnu? C'est évidemment parce qu'on a cru devoir les interpréter à la lumière de ceux du même genre où les apôtres disent que Jésus-Christ reviendra du ciel et de ceux de Jésus lui-même où il décrit sa venue sur les nuées. Mais l'analogie n'est qu'apparente. En effet, au moment où les apôtres écrivaient, *Jésus était au ciel* et par conséquent la venue dont ils parlent ne peut être qu'une venue du ciel sur la terre, tandis qu'au moment où Jésus parlait de venir (ou *d'entrer*) dans la gloire de son Père ou dans sa gloire, *il était encore sur la terre:* cette venue ne pouvait donc avoir lieu que de la terre au ciel.

Il faut reconnaître cependant que sa venue sur les nuées du ciel, dont il parle deux fois, a bien lieu du ciel en terre; mais pourquoi? Parce que Jésus a dit, immédiatement avant, qu'*il se serait d'abord assis à la droite de Dieu* (Mat. XXVI, 64), ou qu'*elle aurait lieu, encore plus tard, à la suite de la ruine du Judaïsme* (XXIV, 30). Mais dans les passages où il ne dit rien de pareil, sa *venue* (μέλλει ἔρχεσθαι ou ὅταν ἔλθῃ) ne peut désigner que son passage prochain *de la terre à la gloire céleste.*

On voit comme ces divers textes, ainsi compris, cadrent bien avec tout le reste de l'enseignement évangélique, et, en particulier, avec la déclaration de Jésus devant le grand-prêtre: « *Dès maintenant* vous verrez le Fils de l'homme assis à la

droite de la Puissance (divine) et venant sur les nuées du ciel. » — Il faut remarquer seulement que la venue ou plutôt « l'*entrée* du Fils de l'homme dans son *règne*, » ou « dans la *gloire*, » correspond à sa *séance à la droite de Dieu*, et nullement à sa venue sur les nuées du ciel. Ce sont là deux notions distinctes, dont l'une est empruntée au Psaume CX, l'autre à Daniel (chap. VII), et que l'exégèse a eu le tort d'identifier. La première se place, — tout le monde en convient, — peu après la mort de Jésus-Christ, — et non beaucoup plus tard.

Voyons maintenant s'il n'en est pas à peu près de même de la seconde.

II. *La venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel.*

1. Il résulte d'abord clairement de la déclaration de Jésus au grand prêtre qu'elle suivra de près la séance du Fils de l'homme à la droite de Dieu, dont elle sera la conséquence. (Mat. XXVI, 64.) C'est en vain qu'on voudrait établir entre les deux membres d'une seule et même phrase une distance chronologique de plusieurs siècles. Les deux faits précédés des mots: *Dès maintenant vous verrez...* sont également prochains [1].

Alors, de deux choses l'une: ou Jésus a entendu parler d'un retour visible aux yeux du corps, et dans ce cas il s'est gravement trompé, — d'autant plus gravement qu'il l'affirme plus solennellement; ou il a voulu, comme le prophète dont il cite les paroles, parler d'une venue figurée, visible dans les événements de l'histoire et consistant dans le triomphe du Fils de l'homme sur les puissances d'erreur et de ténèbres qui domi-

[1] « Il est inconcevable, dit M. Edm. Stapfer, que les défenseurs de la thèse allégorique (il veut dire: de l'interprétation *figurée*) affirment trouver une justification de leur exégèse dans ces mots *ἀπ' ἄρτι*. » *La mort et la résurrection de Jésus-Christ*, p. 186. — C'est l'affirmation contraire qui est inconcevable. Cf. Mat. XXIII, 39; Jean XIII, 37, etc. — M. Erich Haupt exagère un peu, quand il dit: « Les deux phrases (ou plutôt membres de phrase) ne renferment pas deux idées, mais une seule. » (*Eschatol. Aussagen Jesu*, p. 106). Il me paraît plus exact de dire que la seconde idée est la suite ou la conséquence de la première, ou que la première est la condition de la seconde. Quant à *vous verrez*, il est clair qu'il ne s'agit pas d'une vue corporelle. Cf. Héb. II, 9: « *Nous voyons* Jésus couronné de gloire et d'honneur. »

naient alors le monde, et dans ce cas sa prédiction s'est réalisée, — du moins dans une grande mesure. Entre ces deux alternatives je ne vois pas comment un chrétien peut hésiter.

2. Avant de comparaître devant le grand-prêtre, Jésus avait déjà une fois parlé à ses disciples de sa venue sur les nuées du ciel et il l'avait représentée aussi comme prochaine, puisqu'il avait dit qu'elle aurait lieu *aussitôt après* la ruine de Jérusalem (Mat. XXIV, 29-31), et avant la fin de la génération contemporaine (v. 34)[1]. De quel droit l'Eglise l'a-t-elle donc transportée à la fin du monde?

Mais, dit-on, n'est-ce donc pas la fin du monde qui est décrite dans ce passage? « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera pas sa lumière, les astres tomberont du ciel et les puissances(?) des cieux[2] seront ébranlées.... »

S'il en est ainsi, Jésus a prédit la fin du monde et sa venue sur les nuées du ciel comme devant suivre immédiatement la ruine de Jérusalem et avoir lieu, comme elle, avant la fin de la génération contemporaine. Or, comme ni l'un ni l'autre de ces deux événements n'a eu lieu à l'époque indiquée, il faut en conclure ou qu'il s'est trompé gravement ou que ses paroles ont été gravement altérées. Mais elles ne peuvent pas avoir été altérées sur ce point, puisqu'elles sont confirmées, en ce qui concerne la venue sur les nuées, par sa déclaration solennelle devant le grand-prêtre, et, pour ce qui concerne la ruine de

[1] Qu'il s'agisse dans les versets précédents (15-28) de la destruction du Judaïsme, de la profanation et de la ruine du temple (par les Romains) et d'une grande *persécution* (contre Juifs et Chrétiens), dont elle sera accompagnée, c'est ce qui paraît assez clair. Mais cette persécution *ne sera pas de longue durée* (v. 22 et 23). Et *aussitôt après cette persécution* aura lieu le bouleversement (politique et religieux) décrit au v. 29 et le triomphe, la marche victorieuse du Fils de l'homme à travers le monde (v. 30 et 31). Et tout cela du vivant de *cette génération* (v. 34). Comment, douter, d'après tout cela, que la venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel ne soit proche? Et comment admettre, malgré tout, qu'elle est lointaine, puisque peu de jours après, Jésus déclare au grand-prêtre qu'elle aura lieu *dès maintenant*, à la suite de la séance à la droite de Dieu?

[2] Il faut traduire plutôt *les armées des cieux*, c'est-à-dire les constellations, qui ressemblent à autant d'armées en marche dans le ciel. Les astres (isolés) tomberont; les constellations seront ébranlées, modifiées, transformées, prendront une figure nouvelle.

Jérusalem, par ses autres prédictions relatives au même sujet (XXIII, 35-38; XXIV, 2, etc.).

Alors, Jésus s'est trompé?... Oui, nécessairement, si les éclipses de soleil et de lune et la chute des astres doivent toujours être prises à la lettre. Non, si elles peuvent, comme dans les prophètes, avoir un sens figuré. Or, qui peut sérieusement douter d'une telle possibilité? Ou plutôt comment admettre l'interprétation littérale, quand il est évident que dans le prophète Esaïe, d'où ces images sont tirées (XIII, 10; XXXIV, 4), il s'agit de la ruine de Babylone et de l'empire assyrien ou chaldéen (peu importe pour notre sujet)? C'est comme si Jésus avait dit: Alors s'accompliront les paroles des prophètes qui disent que le soleil s'obscurcira, que la lune ne donnera point sa lumière, etc. Ou: Il y aura dans le monde un bouleversement pareil à celui qui consisterait dans l'obscurcissement et la chute des astres.

Qui voudrait appliquer l'interprétation littérale aux vers suivants de Musset:

> D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
> Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux....
> Ta gloire est morte, ô Christ, et sur nos croix d'ébène
> Ton cadavre céleste en poussière est tombé,

et en conclure que, vers le milieu du XIX^e^ siècle, l'apparition de comètes plus ou moins nombreuses eut pour effet la disparition des astres dans les cieux, et que, par un phénomène chimique très curieux, les crucifix montés sur bois d'ébène tombaient en poussière[1]?

Quand se souviendra-t-on enfin que les prophètes hébreux

[1] Peut-être voudra-t-on un jour de ces vers du même poète: « Brise cette voûte profonde — Qui couvre ta création, etc., » conclure que, pour les hommes du XIX^e^ siècle, le ciel était une voûte *solide*, un *firmament*, au sens étymologique du mot! — Evidemment, puisqu'elle peut être *brisée!* — Il y avait jadis dans les lycées des cours de rhétorique et de poétique, où ces hardiesses poétiques ou oratoires étaient expliquées. On ferait bien de les rétablir dans les Facultés de théologie, puisqu'il paraît que la lecture des prophètes ne suffit pas, et qu'on leur préfère les apocalypses juives, que Jésus n'a certainement jamais lues et auxquelles, s'il les avait connues, il n'aurait attribué aucune importance.

étaient de grands poètes? et quand conviendra-t-on que Jésus, reproduisant leurs images, a dû les entendre à peu près dans le même sens, c'est-à-dire dans un sens figuré?

Mais, dira-t-on peut-être, ces vers renferment certains détails qui montrent bien que, pour le poète, les comètes ici ne sont pas des astres. Assurément. Mais, si ces détails manquaient, l'interprétation littérale en serait-elle moins absurde? et en serait-il moins certain que l'interprétation figurée est seule admissible?

Au reste, le texte évangélique renferme, lui aussi, plusieurs détails incompatibles avec le sens littéral, et il est permis de s'étonner que les commentateurs eschatologiques persistent à ne pas les apercevoir, même après qu'ils leur ont été signalés. Qui a jamais réellement compris le sens de ce *signe* du Fils de l'homme qui doit apparaître dans le ciel après l'obscurcissement du soleil et de la lune et la chute des astres? Et cependant cette expression doit s'expliquer, comme celles qui précèdent et qui suivent, par la littérature prophétique de l'Ancien Testament. J'ai eu la bonne fortune de deviner que cette autre image est empruntée à Esaïe XI, 10, et a pour but d'exprimer l'idée que tous les peuples du monde se tourneront vers la *bannière* du Messie[1]: ils n'auront donc pas été détruits! Le verset précédent ne parle donc pas de la destruction de l'univers.

Mais il y a plus: le même texte dit en propres termes que *toutes les tribus de la terre* se frapperont la poitrine (de douleur) et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel. Elles existeront donc encore, puisqu'elles se repentiront et que « des quatre vents, » d'un bout à l'autre du monde, les élus « seront rassemblés » (comme une grande armée) autour de la bannière du Messie. Et par qui seront-ils rassemblés? Par les ἄγγελοι que le Fils de l'homme enverra de toutes parts, avec une grande trompette (v. 31). Il y a ici, comme dans tout ce qui précède, une allusion à divers textes prophétiques, annonçant que Dieu rassemblerait à son de trompe les enfants d'Israël

[1] Voir *La vie future d'après Jésus-Christ*, p. 69. — Σημεῖον = נֵס *bannière*. Voir les LXX.

dispersés[1] et enverrait des *messagers*, des missionnaires israélites parmi toutes les nations, pour les convertir au culte du vrai Dieu et les incorporer au peuple d'Israël[2].

Il est à peine nécessaire de faire observer que cette grande trompette est une pure image poétique, empruntée à une des coutumes religieuses des Hébreux: pour appeler le peuple aux fêtes et pour donner le signal du jubilé, on se servait de deux trompettes d'argent[3]. De même, pour rassembler les Israélites exilés, on devait sonner, pour ainsi dire, d'une grande trompette, assez grande pour être entendue jusqu'en Assyrie et en Egypte; et ce serait pour eux le signal de la délivrance, d'une sorte de jubilé succédant aux misères de l'exil.

Jésus étend à l'humanité tout entière ce que les prophètes avaient dit spécialement du peuple juif: puisqu'il est le Messie, il ne tardera pas à rassembler autour de sa *bannière*, comme *avec une grande trompette*, tous ses élus dans le monde entier. Il ne le fera pas directement lui-même, puisqu'il va mourir et s'asseoir sur son trône céleste; mais il le fera par l'organe de ses ἄγγελοι, c'est-à-dire des apôtres et de leurs successeurs, qui, se répandant de toutes parts, « rassembleront en une seule famille spirituelle les enfants de Dieu dispersés. » (Jean XI, 52. Cf. Eph. II, 13-22.)

Que les *messagers* de l'Evangile aient pu être appelés ainsi, surtout dans une description si hautement poétique, c'est ce qui n'a pas besoin de démonstration[4].

En résumé, ce passage (v. 29-31) ne parle nullement de la fin du monde et du jugement dernier, mais de la ruine du monde antique et de la fondation du royaume de Dieu parmi les peuples païens, — ce qui devait avoir lieu, et eut lieu en effet, bientôt, *aussitôt après* la grande persécution qui devait

[1] Esaïe XXVII, 12 ss.

[2] Esaïe LXVI, 18 ss. — Voir d'autres textes dans *La vie future d'après Jésus-Christ*, p. 69.

[3] Voir *La vie future*, etc. p. 70.

[4] Remarquez le rapport intime qui existe, dans notre interprétation, entre *les armées des cieux*, qui sont ébranlées, immédiatement avant, et *la bannière* du Fils de l'homme, qui apparaît *dans le ciel*. La première image amène la seconde.

accompagner ou précéder la ruine du Judaïsme, — ce corps mort destiné à être bientôt dévoré par les aigles (v. 28).

Les trois versets suivants (32-34) ne sont pas moins explicites: ils affirment que tout cela devait arriver du vivant des disciples, « avant que cette génération eût passé ; » — exactement comme la vengeance du sang des justes tués par les Juifs devait aussi venir *sur cette génération* (XXIII, 35 et 36).

Qui ne comprend donc qu'il s'agit, dans tout ce qui précède, de la fondation ou plutôt de l'extension puissante du royaume de Dieu sur les ruines du monde antique, et non d'une prétendue destruction de l'univers physique, dont Jésus ne parle jamais que pour la représenter, d'accord avec tout l'Ancien Testament, comme absolument invraisemblable[1].

Qu'on persiste à soutenir après tout cela que le sens figuré est arbitraire, cela nous confond. En réalité, c'est le sens littéral qui est impossible.

Il l'est encore pour une autre raison: c'est que, dans toute la Bible (excepté la seconde épître de Pierre, qui est inauthentique, comme tout le monde le sait), l'univers physique est considéré comme éternel, non dans le passé, assurément, mais dans l'avenir. Et Jésus partageait sur ce point la pensée des prophètes et des psalmistes, comme nous venons de le dire. Il n'a donc pu parler, ni ici ni ailleurs, de la fin, de la *destruction* du monde physique.

3. Mais il ne suffit pas d'avoir montré que, dans le discours eschatologique, la venue sur les nuées est placée à la suite de la ruine prochaine de Jérusalem ; il est indispensable, pour notre sujet, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur ce discours pour en déterminer le sens et les idées principales.

A leur Maître, qui vient d'annoncer deux ou trois fois, coup sur coup, la ruine prochaine du Judaïsme et du temple (XXIII, 35, 36 et 38; XXIV, 2), avant la fin de la génération présente, — les disciples adressent ces deux questions: Quand ces choses arriveront-elles? et quel sera le signe de ta *parousie* et de la fin du siècle? (v. 3).

[1] Voir *La vie future d'après Jésus-Christ*, p. 62.

Avant de répondre à ces deux, ou plutôt à ces trois questions, Jésus met ses disciples en garde contre deux dangers ou deux erreurs:

1° « Beaucoup viendront en mon nom, disant: Je suis le Christ. » Ne vous laissez pas égarer par eux (v. 4 et 5). — Pouvait-il dire plus clairement qu'il ne reviendrait pas sous une forme humaine, visible, individuelle, puisque quiconque prétendrait être le Christ (en tout cas, de leur vivant) serait un imposteur? Or, comme il devait revenir avant la fin de la génération contemporaine, il est clair qu'il ne devait pas reparaître du tout sous une telle forme.

2° La fin n'est pas aussi proche que vous pourriez le croire. Il y aura des guerres, des calamités diverses; ce qui est plus grave, plus douloureux, c'est que vous serez persécutés, mis à mort, haïs par toutes les nations. Et alors beaucoup (de chrétiens) tomberont et se trahiront les uns les autres. Beaucoup de faux prophètes s'élèveront, — et la charité de la plupart se refroidira.... Pendant ce temps, la bonne nouvelle du royaume sera annoncée dans toute la terre habitée, et alors (alors seulement) viendra la fin (v. 6-14).

Jésus pouvait-il dire plus clairement que la fin (τὸ τέλος), c'est-à-dire le *but* vers lequel Dieu conduit l'humanité, était encore bien loin?

Après avoir ainsi, dans cette première partie de son discours (v. 4-14), écarté deux erreurs, Jésus répond aux questions de ses disciples.

A la première il répond très clairement par la prédiction de la ruine du Judaïsme (v. 15-28) et il s'exprime de telle manière qu'il est évident que ceux à qui il s'adresse en seront témoins. Au reste, il le dit explicitement un peu plus loin (v. 32-34), et il le leur avait déjà déclaré précédemment (XXIII, 36, etc.).

Quant à la seconde question, il faut observer qu'elle est double: Quel est le signe de *ta parousie* et de *la fin du siècle?* — de cette fin du siècle dont Jésus leur avait déjà parlé, dans l'explication de la parabole de l'ivraie, comme étant contemporaine du jugement (XIII, 39 ss.).

Jésus répond aussi à la première partie de cette seconde

question dans les v. 29-35, qui suivent la prédiction de la ruine du Judaïsme. Le signe ou plutôt les signes de sa parousie seront 1° la ruine du judaïsme (v. 15-28); 2° le grand ébranlement qui la suivra dans le monde païen (v. 29-31). Puis, résumant sa pensée par la comparaison de la germination du figuier, il dit que quand ils auront vu tout cela (par conséquent, quelques-uns au moins le verront), ils pourront être sûrs que ἐγγύς ἐστιν ἐπὶ θύραις. (v. 32 et 33.)

Quel est le sujet de ces mots? Ce ne peut-être le Fils de l'homme, car le Fils de l'homme venant sur les nuées est précisément une des choses qu'ils verront (v. 30), une de *toutes ces choses* (ταῦτα πάντα) énumérées précédemment et qui doivent se produire avant la fin de la génération présente (v. 33 et 34).

Le sujet d'ἐγγύς ἐστιν ne peut être que ce dont les disciples ont désiré connaître *le signe précurseur* (v. 3), par conséquent la *parousie* de Jésus, — laquelle sera donc la suite prochaine de tout ce qui a été décrit précédemment comme devant avoir lieu bientôt (v. 34).

Parmi les choses que verront les contemporains, il faut compter la ruine du Judaïsme, l'ébranlement du monde antique, le Fils de l'homme venant sur les nuées (ὄψονται v. 30) et l'envoi de ses ἄγγελοι (v. 31ª), c'est-à-dire des *messagers* de la bonne nouvelle, mais non la réunion des élus d'un bout du monde à l'autre par les ἄγγελοι (v. 31ᵇ), car ce sera là une œuvre de longue durée et sujette à beaucoup de péripéties, — comme Jésus l'a dit au début de son discours (v. 4-14). Les contemporains ne pourront voir que le commencement d'une œuvre destinée à durer jusqu'à la *fin* (v. 14).

Jésus a donc déclaré que sa parousie aurait lieu avant la fin de la génération contemporaine. A moins qu'il ne se soit fait illusion ou que ses paroles aient été gravement altérées, elle a eu lieu depuis dix-huit siècles.

Mais avant de se résoudre à l'une ou à l'autre de ces affirmations arbitraires, il serait bon d'examiner ce qu'il a entendu par cette expression: *la parousie du Fils de l'homme.*

Il a déjà dit, en débutant, qu'il ne reviendrait point sous une forme humaine, visible, matérielle (v. 4 et 5).

Il ajoute un peu plus loin (v. 23-27) que si, au milieu de la grande persécution qui précédera la ruine de Jérusalem, quelqu'un dit: Le Christ est ici, ou: il est là, — il ne faut pas le croire. Pourquoi ne faudra-t-il pas le croire? Parce que (γάρ) la parousie du Fils de l'homme, quand elle se produira (et elle ne se produira qu'après la ruine de Jérusalem), ne sera pas un événement local; on ne pourra pas dire: Il est au désert, ou: Il est dans les appartements intérieurs d'une maison; mais au contraire, pareille à l'éclair, qui illumine *à la fois* tout l'horizon, d'orient en occident, elle embrassera le monde entier, elle sera visible partout en même temps. Ce sera donc une *présence* spirituelle.

Il est manifeste, en effet, que dans ce texte il y a opposition entre « Le Christ est *ici*, ou: il est *là*;— il est *au désert*, ou: *dans les appartements*, » et le phénomène de l'éclair qui *embrasse tout le ciel*, en sorte qu'il est *visible partout à la fois*. Tel est le point de comparaison; et ni la *soudaineté* ni la *rapidité* de l'éclair n'ont rien à voir dans le contexte. On ne serait pas davantage autorisé à conclure de ce que l'éclair est visible aux yeux du corps, que la parousie sera visible de la même manière. Elle sera visible comme la séance à la droite de Dieu et comme la venue sur les nuées du ciel (ὄψεσθε XXVI, 64. ὄψονται XXIV, 30).

Enfin, d'après les versets 36 et suivants, cette *présence* ressemblera, à un certain point de vue, à l'époque de Noé. A quel point de vue? Le voici: De même qu'à l'époque qui précéda le Déluge, les hommes ignoraient ce qui les attendait, et ne le surent qu'au moment même où le jugement de Dieu les frappa, de même, à l'époque où le Fils de l'homme sera ainsi *présent* dans le monde, les hommes, — ceux qui auront cru en lui, — ignoreront le jour et l'heure du jugement qui les attendra. Tantôt l'un, tantôt l'autre sera pris, (v. 40 et 41) — au hasard, pour ainsi dire, — en réalité, selon la volonté de Dieu, qui seul connaît l'heure qu'il a fixée lui-même (v. 36); — et leur Maître (v. 42), le Fils de l'homme (v. 44), viendra leur demander compte de la manière dont ils auront employé les biens (spirituels) qu'il avait confiés à chacun d'eux (XXV, 19).

Cette *venue* est ici une expression poétique, une simple figure,

qui ne doit pas être prise à la lettre, car, lorsqu'il prononce son jugement, Jésus est *assis sur son trône glorieux* (XXV, 31), par conséquent dans le ciel, auprès de Dieu. Il *viendra*, comme il est dit si souvent dans l'Ancien Testament que *Dieu vient* pour juger la terre.

Le jugement que le Messie exercera ne sera donc pas un acte unique, n'aura pas lieu pour tous les hommes à la fois, sur terre, à la fin du monde, comme le pensaient les Juifs. Et il ne sera pas déterminé par la descendance, par la race, comme ils le pensaient aussi, mais par le caractère moral des individus.

Tels sont, brièvement résumés, les enseignements que Jésus donne à ses disciples sur sa parousie et sur le jugement dans le discours eschatologique.

Qu'ont-ils de contraire à l'histoire? La ruine du judaïsme et l'ébranlement du paganisme gréco-romain n'ont-ils pas eu pour suite naturelle et prochaine l'établissement du christianisme dans le monde? Jésus n'est-il pas présent depuis dix-huit siècles dans l'Eglise universelle? et n'exerce-t-il pas le jugement du haut de son trône glorieux? Quel chrétien pourrait en douter?

La troisième et dernière partie du discours eschatologique[1] se distingue très nettement de la précédente. Tandis que, immédiatement avant, Jésus fait connaître à quels signes (il y en a plusieurs et non un seul, comme le pensaient les disciples: v. 3) on pourra prévoir la proximité de sa parousie, il parle maintenant d'une chose dont nul ne connaît, excepté Dieu, le jour et l'heure, et que personne ne peut prévoir.

Rappelons, en effet, que les disciples ont adressé *deux* questions en une seule: ils ont demandé à leur Maître quel sera *le signe de sa parousie et de la* συντελεία τοῦ αἰῶνος, comme si le signe de la première devait être aussi celui de la seconde.

Mais Jésus distingue ce qu'ils ont confondu: il leur a fait connaître le signe ou plutôt les signes de sa parousie (c'est la ruine du judaïsme et l'ébranlement profond du monde antique). *Mais* quant à ce jour et à cette heure (v. 36), c'est-à-dire, au jour et à l'heure du jugement (cf. VII, 22) ou de la συντελεία τοῦ αἰῶνος,

[1] Première partie : XXIV, 4-14. Deuxième partie : XXIV, 15-35. Troisième partie : XXIV, 36-chap. XXV.

— car ces deux expressions sont synonymes, d'après l'explication de la parabole de l'ivraie (XIII, 39 ss.), — personne ne les connaît.

A partir du verset 36, Jésus répond donc à la seconde des deux questions renfermées dans la deuxième question des disciples, et sa réponse est bien différente de ce qu'ils attendaient: tandis qu'ils supposaient que la συντελεία τοῦ αἰῶνος, lors de laquelle, d'après XIII, 39 ss., doit avoir lieu le jugement, serait annoncée par un signe, — le même probablement que celui qui annoncerait la parousie, — Jésus leur déclare qu'il n'en est rien, que personne n'en connaît ni n'en peut prévoir le moment.

D'après ce texte, en effet, la συντελεία τοῦ αἰῶνος n'est pas un moment futur de l'histoire, mais le moment, dans la vie de chaque individu, où l'αἰών actuel s'achève, prend fin pour lui et où l'αἰών futur (μέλλων) commence, c'est-à-dire le moment qui suit immédiatement la mort, lequel est aussi celui du jugement, qui donne aux uns la félicité, aux autres un châtiment éternel.

Dans la parabole comme ici, c'est le Fils de l'homme qui exerce le jugement, — soit directement (discours), soit par ses anges (parabole), — parce que, dans l'un comme dans l'autre, il s'agit de ce qui se passera dans l'Eglise chrétienne après que son Fondateur aura quitté la terre. Au reste, les anges, dans le discours (XXV, 31), assistent au jugement, qu'ils exécutent dans la parabole (XIII, 41). La concordance est donc aussi complète qu'on peut le désirer.

Voici donc la série chronologique des événements prédits par Jésus:

1° Sa résurrection.

2° Son entrée dans la gloire divine et sa séance à la droite de Dieu, d'où il exerce le jugement.

3° Sa venue sur les nuées du ciel, qui se prolonge jusqu'après la ruine du judaïsme et du paganisme.

4° La ruine de Jérusalem et du judaïsme, précédée d'une grande persécution.

5° L'ébranlement du monde païen jusque dans ses fondements.

6° La parousie.

Tout cela avant la fin de la génération contemporaine.

Mais de même que la venue sur les nuées s'étend depuis la séance à la droite de Dieu jusqu'à la parousie, de même la parousie inaugure *une longue période*, pendant laquelle le Christ glorifié, *présent partout* dans l'humanité (παρουσία), juge du haut de son trône céleste ceux qui ont cru en lui, à mesure qu'ils quittent la terre.

La venue sur les nuées et la parousie, en effet, qui ont porté de toutes parts dans le monde la connaissance de Jésus-Christ, n'ont pas eu pour résultat la conversion de tous les hommes, non plus que la conversion *réelle* de tous ceux qui ont cru en lui. Il y a sur la terre d'autres nations que les Juifs et que le monde gréco-romain, qui ont été vaincus; et il faut que l'évangile leur soit annoncé (XXIV, 14, 31). Ce n'est que quand *toutes* en auront entendu la prédication que viendra

7° la fin, τὸ τέλος (XXIV, 14), — c'est-à-dire que l'humanité sera parvenue au *but*, au *terme* fixé par Dieu. Ce qui ne signifie pas qu'alors elle sera détruite, — bien loin de là. Que se passera-t-il alors dans le monde? Jésus-Christ n'en dit rien.

En attendant, entre le commencement de la parousie et *la fin*, pendant que l'Eglise chrétienne continue plus ou moins fidèlement (XXIV, 10-13) son œuvre de conquêtes dans le monde, *alors* (τότε, XXIV, 40; XXV, 1), pendant cette longue période, le royaume de Dieu, fondé par le Messie, est loin d'être parfait: il est pareil à dix vierges, dont la moitié sont sages et la moitié folles, à des serviteurs qui ont reçu de leur maître des talents plus ou moins nombreux et dont les uns sont actifs et diligents et les autres, méchants et paresseux (XXV, 1-30). Aussi sont-ils jugés en conséquence par le Fils de l'homme, qui exerce le jugement du monde, — de ceux du moins qui le connaissent, — à partir du moment où il s'est assis sur son trône glorieux (XXV, 31-fin.)

Ce jugement n'est pas un acte unique; il se produit pour chacun à l'improviste, au moment que Dieu seul connaît. Tout-à-coup, au moment où il ne s'y attend pas, l'un est pris et va rendre compte à son Maître (ou son Maître vient lui redemander compte), l'autre est laissé encore quelque temps sur la terre

(XXIV, 40 et 41). Il faut donc veiller, car nous ignorons à quelle heure le Fils de l'homme viendra nous redemander compte des talents qu'il nous a confiés, ou, ce qui revient au même, à quelle heure nous devrons paraître devant son trône (XXIV, 42, etc.) ou devant son tribunal (2 Cor. V, 10)[1].

4. La parabole des mines (Luc XIX, 11-27), prononcée par Jésus peu avant son entrée à Jérusalem (cf. v. 28), concorde parfaitement avec les textes que nous venons de discuter. Tandis que ses disciples s'imaginaient que le royaume de Dieu *allait* (μέλλει) se manifester *tout de suite* (παραχρῆμα), Jésus, pour les désabuser, leur déclare par cette parabole qu'il faut qu'il aille d'abord dans un pays éloigné (le ciel), pour recevoir une royauté, une dignité, un pouvoir royal (βασιλείαν), puis revenir (καὶ ὑποστρέψαι). Comme c'est Dieu qui lui confère cette royauté, il n'y a pas lieu de supposer que le retour doive se produire de longs siècles seulement après le départ. La parabole suppose

[1] Il n'y a pas lieu, dans un tel sujet, de discuter le texte Mat. XXIII, 38 et 39, où Jésus, en sortant du temple pour ne plus y revenir, dit aux Scribes et aux Pharisiens: « Vous ne me verrez plus à partir de maintenant, jusqu'à ce que vous disiez: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » c'est-à-dire jusqu'à ce que vous reconnaissiez en moi le Messie, — comme la foule qui prononçait la même acclamation lors de son entrée à Jérusalem (XXI, 9). Cette acclamation, empruntée au Psaume CXVIII, ne se rapporte nullement, on le voit, à une venue future de Jésus-Christ. Et Jésus n'affirme pas non plus que ses ennemis la prononceront un jour, mais seulement qu'il ne reviendra au temple que s'ils la prononcent, ce qui est bien douteux.

Si quelqu'un, en sortant d'une maison, disait: Je ne reviendrai plus ici jusqu'à ce qu'on me demande de revenir, — qui aurait l'idée qu'il s'attend à ce qu'on le rappelle? Il en est de même ici: Jésus ne s'attend pas à ce que ses ennemis le reconnaissent bientôt ou un jour pour le Messie. Seulement, il laisse ouverte jusqu'à la dernière limite la porte de la repentance et déclare qu'il ne reviendra au temple, où sa présence est devenue inutile (cf. v. 37), que si ses ennemis sont disposés à saluer en lui le Messie attendu. Et en conséquence il quitte Jérusalem (chap. XXIV).

« Votre maison (c'est-à-dire le temple, cf. 1 Rois IX, 7 et 8; Esaïe LXIV, 10, etc., que vous êtes fiers de posséder) vous est laissée (c'est-à-dire, je me retire avec mes adhérents) déserte (c'est-à-dire destinée à être bientôt détruite cf. 1 Rois IX, 7 et 8; Esaïe V, VI, 11; Jér. XI, 17; XXII, 5, etc.), *car* vous ne me verrez plus *dès maintenant*, etc. — *Car* se rapporte à *vous est laissée*.

— ἔρημος doit être un *substantif*, cf. Esaïe VI, 11 (LXX), LXII, 4; LXIV, 9 et 10; Ezéch. V, 14, etc. (un désert, une solitude).

d'ailleurs qu'il aura lieu *du vivant des serviteurs* auxquels il a remis les mines, et aussi *du vivant de ses ennemis*, qui lui ont envoyé dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. En effet, à son retour après avoir reçu le pouvoir royal (τὴν βασιλείαν), il fait rendre compte à ses serviteurs, récompense ceux qui ont été obéissants et fidèles, réprimande sévèrement celui qui a été paresseux et désobéissant et fait égorger en sa présence ses ennemis.

Cette allusion si claire à la destruction du judaïsme ne montre-t-elle pas que le retour dont il est question ici se réalisera avant la ruine de Jérusalem, laquelle devait avoir lieu, d'après d'autres textes, et eut lieu en effet avant la fin de la génération contemporaine de Jésus-Christ?

Encore une fois, de quel droit, sous quel prétexte un retour antérieur à la ruine de Jérusalem est-il renvoyé à la fin du monde? Le prétexte, nous le connaissons: c'est que, d'après le discours eschatologique, la venue du Fils de l'homme sur les nuées est représentée comme suivant immédiatement l'obscurcissement et la chute des astres. Sans doute; mais comme ce bouleversement de la nature (en réalité, du monde antique) doit avoir lieu « immédiatement après l'affliction de ces jours-là » (Mat. XXIV, 29) et que cette affliction est manifestement « la grande affliction » dont il vient d'être question (v. 21) et qui aura pour théâtre la *Judée* et *Jérusalem* (v. 16), *du vivant des apôtres* (« Priez que *votre fuite* n'arrive pas en hiver ni un jour de sabbat. » v. 20. « Alors si quelqu'un *vous* dit » etc. v. 23-26), il en résulte que la fin du monde et la venue sur les nuées devaient avoir lieu il y a dix-huit siècles et que Jésus s'est grossièrement trompé ou que les évangiles nous rapportent bien mal ses paroles, — si les interprètes eschatologiques ont raison. On a vu que nous protestons énergiquement contre l'une et l'autre de ces conclusions. Mais comment ceux qui soutiennent que ce texte exprime une erreur, — et quelle erreur! — peuvent-ils l'alléguer pour prouver que la *parousie* n'aura lieu qu'à la fin du monde? On ne s'appuie pas sur une planche pourrie. Une affirmation dont la fausseté est reconnue ne peut servir à prouver quoi que ce soit.

## Conclusion.

Voilà donc dans quel sens Jésus a parlé de la proximité de a venue. Au début de son ministère, il a annoncé que *le royaume de Dieu était proche* et que par conséquent le Messie, le Fils de l'homme dont parle Daniel, *entrerait bientôt dans son règne* ou dans sa royauté. — Plus tard, quand il eut fait l'expérience de l'hostilité de son peuple, il déclara qu'après avoir été mis à mort, il *entrerait dans la gloire de Dieu* ou dans sa royauté (céleste) et de là jugerait tous les hommes. — Il déclara aussi en même temps qu'après *s'être assis à la droite de Dieu* et avoir reçu de lui une puissance divine, *il viendrait sur les nuées du ciel*, c'est-à-dire revêtu d'un pouvoir céleste, établirait son règne dans le monde et punirait les Juifs rebelles.

Il est facile de comprendre que cette dernière déclaration (et peut-être même, en partie, les précédentes) ait été plus ou moins mal comprise par les premiers chrétiens et qu'ils se soient attendus à voir Jésus apparaître dans peu de temps sur les nuages[1]. Mais Jésus n'est responsable à aucun degré d'une telle erreur, pas plus que de quelques autres dont ses paroles ont été ou sont encore l'objet.

Il a simplement affirmé que les promesses des prophètes s'accompliraient en sa personne, et s'accompliraient bientôt, — en particulier celle de Daniel, où le fils de l'homme, c'est-à-dire l'homme, qui représente le Messie, est montré venant (s'avançant) sur les nuées du *ciel*, par opposition aux rois des quatre grands empires qui l'ont précédé et qui étaient, eux, montés de la *mer*. La venue sur les nuées du ciel ne peut pas plus être prise à la lettre que la montée des quatre bêtes de la mer. Comme il est clair que les rois de Babylone, de Médie, de Perse, etc., ne sont pas *réellement* montés de la mer, il n'était pas moins évident pour les lecteurs du livre de Daniel que le Messie, quand il viendrait, ne viendrait pas *réellement* sur les nuées du ciel : le prophète voulait dire simplement par cette image qu'il serait revêtu d'une majesté divine, d'un pouvoir

[1] Act. I, 11 ; 1 Thess. IV, 16, etc.

divin [2]. Pourquoi veut-on que Jésus-Christ l'ait comprise autrement?

Et il en est de même des autres images qu'il a empruntées aussi aux prophètes et qu'il a déclaré devoir se réaliser bientôt en sa personne.

Comment aurait-il eu l'idée de renvoyer dans un avenir indéfini l'accomplissement de promesses qu'il déclarait être venu pour accomplir, en prenant le titre de Fils de l'homme, c'est-à-dire du Messie prédit par Daniel? Aussi ne l'a-t-il fait nulle part, mais partout où il parle, soit du royaume de Dieu, soit d'entrer dans son règne ou de s'asseoir sur son trône glorieux, soit enfin de venir sur les nuées du ciel, il en parle comme de réalités prochaines et très prochaines. Pour les deux premières, cela n'est pas sérieusement contesté : tous les chrétiens admettent que Jésus a fondé le royaume de Dieu et s'est assis dans le ciel à la droite de son Père. Pourquoi donc contester que c'est de là qu'il exerce le jugement et que c'est de là aussi qu'il est venu sur les nuées du ciel, avec une puissance divine, puisqu'il a déclaré lui-même en termes formels et parfaitement clairs que ses contemporains le verraient bientôt revenir ainsi ?

Au reste, il est évident que, comme le royaume de Dieu, la *parousie* de Jésus pour le jugement et sa venue sur les nuées n'ont fait que commencer alors et se prolongent depuis indéfiniment. Il est permis d'espérer que celle-ci se manifestera dans l'avenir d'une manière plus puissante encore que dans le passé. Mais vouloir qu'elles ne se produisent que dans un avenir indéfini, coïncidant avec la destruction de l'univers physique, c'est prendre le contrepied de ce que Jésus a dit et affirmé solennellement.

J'ajoute que c'est lui attribuer un véritable non-sens. En effet, quand il déclare au grand-prêtre qu'il va s'asseoir à la droite de Dieu et que ses ennemis eux-mêmes le verront venant de là bientôt sur les nuées du ciel, il est clair qu'il parle de son triomphe prochain sur les puissances d'erreur et de péché qui dominaient alors le monde. Mais s'il avait dit aussi,

[1] Voir mes *Etudes sur Daniel et l'Apocalypse*. 1896.

peu auparavant, qu'il viendrait sur les nuées du ciel *après la destruction de l'univers physique*, quel pourrait être le sens d'une telle image ? De quels ennemis pourrait-il triompher, si tout avait été détruit auparavant ? Il faudrait donc attribuer à la venue sur les nuées du chapitre XXIV un sens tout différent de celui de cette locution au chapitre XXVI. Cela est-il vraisemblable ? cela est-il admissible ?

Nous avons montré plus haut que cela n'est pas possible, parce que la description du chapitre XXIV suppose l'existence des peuples du monde et que par conséquent le monde dont elle dépeint la destruction ne peut pas être le monde physique, l'univers, et ne peut être que le *monde antique*, juif et païen.

L'interprétation *matérielle* de cette description accumule difficultés sur difficultés, obscurités sur obscurités, contradictions sur contradictions ; elle a pour résultat d'attribuer à Jésus une erreur grossière, un espoir chimérique, en opposition avec tout le reste de son enseignement. L'interprétation *figurée* évite seule tous ces écueils, permet seule de donner un sens clair et logique à ce difficile passage. Et ce sont les partisans de la première qui reprochent à la seconde d'être arbitraire et invraisemblable ! Il est clair que si la première donnait un sens convenable au contexte et à l'enseignement de Jésus-Christ, il serait inutile d'en chercher une autre. Mais on a pu se convaincre que ce n'est pas le cas ; il s'en faut même de beaucoup ! Le reproche d'arbitraire et d'invraisemblance ne nous émeut donc pas. Nous engageons ceux qui nous l'adressent à relire les prophètes, que Jésus-Christ connaissait bien et citait fréquemment, et à attribuer un peu moins d'importance aux pseudépigraphes, auxquels il ne fait jamais la moindre allusion.

Nous les engageons aussi à ne pas vouloir retrouver à tout prix dans les évangiles une doctrine ecclésiastique, quelle qu'elle soit. Car c'est ainsi qu'on en vient à placer à la fin du monde ce que Jésus a dit et affirmé plusieurs fois devoir arriver bientôt, avant la fin de la génération contemporaine. Quand on se rend coupable de telles violences exégétiques, on ne devrait plus oser parler d'arbitraire ni d'invraisemblance.

Au reste, ce n'est pas le seul point sur lequel les premiers chrétiens aient mal compris la pensée de leur Maître. D'après tout ce qu'il a dit de la résurrection en général[1], il est bien peu vraisemblable qu'en prédisant sa propre résurrection, il ait voulu dire que son corps matériel reviendrait à la vie. C'est cependant ainsi que la chose a été comprise, sinon par la première génération chrétienne, du moins par la seconde ou la troisième.

Qu'avait donc voulu dire Jésus en promettant à ses disciples qu'il ressusciterait le troisième jour? Puisque, d'après ses déclarations relatives à la résurrection, les justes de l'ancienne Alliance sont déjà depuis longtemps ressuscités et vivent auprès de Dieu d'une vie immortelle, analogue à celle des anges[2], il a entendu affirmer qu'il allait ressusciter, lui aussi, de la même manière et que, revêtu d'un corps nouveau, spirituel, céleste (cf. 1 Cor. XV), il se manifesterait à ses disciples à partir du troisième jour après sa mort. La réalité des apparitions du Christ ressuscité est tout à fait indépendante de la revivification supposée du cadavre déposé au tombeau. Et, au fond, il importe assez peu de savoir ce qu'il est devenu et comment il se fait que le sépulcre ait été trouvé vide, au matin du troisième jour. On peut faire à ce sujet diverses suppositions plus ou moins plausibles.

Non seulement cette notion de la résurrection de Jésus-Christ résulte de ses déclarations mêmes, comme nous venons de le dire, mais elle concorde aussi fort bien avec celles des apôtres (Paul, Pierre, Jean, Epître aux Hébreux, etc.); et, si elle concorde moins bien, il faut l'avouer, avec quelques-uns des récits des évangiles, elle résulte clairement de certains autres et permet seule, en particulier, d'expliquer comment les apparitions ont pu avoir lieu, à peu près en même temps, dans des endroits si éloignés les uns des autres : en Galilée d'après Matthieu, à Emmaüs et Jérusalem d'après Luc. De même que le Christ est présent par son esprit partout où deux ou trois sont assemblés en son nom, de même le Christ ressuscité et

[1] Voir *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ.*

[2] *Ibidem*, p. 14.

revêtu d'un corps spirituel a pu se rendre sensible en même temps à ses disciples qui étaient en Judée et à ceux qui étaient en Galilée, et leur donner l'assurance qu'il était vivant et serait avec eux tous les jours (de leur vie) jusqu'à la fin (non *du monde*, mais) *du siècle* (Mat. XXVIII, 20), c'est-à-dire jusqu'à leur passage du monde présent au monde à venir.

Avec l'hypothèse d'un corps matériel, au contraire, on est obligé de recourir aux échappatoires les plus forcées et les plus invraisemblables.

Mais on comprend aisément que ces deux notions : celle de la résurrection de Jésus-Christ et celle de sa venue sur les nuées du ciel, se soient en quelque sorte matérialisées de concert, par action et réaction de l'une sur l'autre.

Autant qu'on peut en juger, c'est la seconde qui paraît s'être matérialisée la première. On ne peut contester que les épîtres aux Thessaloniciens et aux Corinthiens ne donnent du retour de Jésus-Christ une idée sensiblement différente de celle qui résulte des déclarations de Jésus lui-même. Et il en est à peu près de même du récit de l'ascension dans les Actes des apôtres.

Mais ce n'est pas une raison pour abandonner les résultats auxquels nous sommes parvenu en cherchant *uniquement* ce que Jésus a enseigné à ce sujet. Il est temps que la théologie biblique prenne au sérieux sa tâche, qui consiste, non à prouver que tous les écrivains sacrés sont d'accord sur tous les points, — ce qui serait difficile à établir, — mais à rechercher scrupuleusement ce que chacun d'eux a réellement enseigné, en le distinguant de ce qu'il a pu dire en passant et sans y ajouter d'importance, en examinant aussi si sa pensée ne s'est pas plus ou moins modifiée d'un ouvrage à l'autre, sous l'influence des événements ou de l'expérience.

Ces principes, qui sont trop évidents pour être contestés quand il s'agit de la théologie biblique comparée de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, il faut les appliquer résolument, courageusement à la théologie biblique du Nouveau Testament.

Seulement ici, pas plus d'ailleurs que dans l'Ancien Testament, il ne s'agira de constater toujours un développement progressif des idées religieuses et morales ; il pourra nous arriver, il nous arrivera même certainement d'être obligés plus d'une fois de constater un recul.

Et cela n'a rien que de naturel : si le prophétisme est généralement en progrès sur l'ancien hébraïsme, le judaïsme, qui essaie de les combiner l'un et l'autre avec toute sorte d'idées nouvelles d'origine étrangère, constitue à certains égards un recul par rapport au prophétisme.

A plus forte raison ne faut-il pas s'étonner que les disciples de Jésus-Christ et surtout que leurs successeurs ou leurs contemporains aient sur quelques points compris imparfaitement l'enseignement si élevé, si spiritualiste de leur Maître et aient été plus ou moins influencés, sans le vouloir et même probablement sans s'en apercevoir, par les idées courantes, d'abord en Palestine, plus tard en pays païens.

Mais l'enseignement de Jésus est assez riche et assez clair par lui-même, du moins sur les points importants, pour que nous n'allions pas demander à d'autres qu'à lui ce qu'il a réellement enseigné. Qu'importe qu'à partir d'un certain moment la majorité, la totalité même, si l'on veut, des anciens chrétiens ait cru à la résurrection de son cadavre, à son prochain retour pour le jugement de tous les hommes ressuscités et pour l'établissement d'un royaume terrestre à Jérusalem, si Jésus-Christ n'a rien enseigné de pareil, s'il a même enseigné tout le contraire ? Et qu'importe que, plus tard, l'Eglise embarrassée, ne sachant plus que penser en voyant que tout cela ne se réalisait pas, ait renvoyé dans un avenir indéfini, à la fin du monde, cette venue glorieuse de Jésus qu'il a toujours annoncée comme prochaine, cette résurrection générale et corporelle dont il n'a jamais parlé et ce jugement universel dont il a parlé sans doute, mais dans un tout autre sens ? Qu'importe aussi que l'Eglise ait placé entre sa mort et sa résurrection sa descente aux Enfers, dont il ne parle jamais et que Paul et Pierre, les seuls apôtres

qui y fassent allusion, placent à la suite de sa résurrection ou de son ascension à la droite de Dieu[1] ? Que nous importent tant d'erreurs et de contre-sens ? Quelqu'anciens qu'ils puissent être, ils ne peuvent, ils ne doivent point prévaloir contre l'enseignement authentique du Maître. C'est lui, — lui seul, — qui est la règle et le critère d'après lequel tous les autres, même ceux des apôtres, doivent être jugés.

[1] Voir *La descente du Christ aux enfers d'après les apôtres et d'après l'Eglise.* 1897.

---

## RECTIFICATION

Nous avons divisé plus haut (p. 31) le grand discours eschatologique en trois parties. La division suivante, en quatre parties, serait peut-être plus exacte et plus claire :

1. Réfutation de *deux erreurs :* XXIV, 4-14.

2. Réponse à la première question des disciples : *La ruine de Jérusalem* est prochaine : v. 15-22.

3. Réponse à la première moitié de la seconde question : *La parousie* n'aura pas lieu avant la ruine de Jérusalem, mais après cette ruine et celle du monde antique : v. 23-35.

4. Réponse à la seconde moitié de la seconde question : Quant *au jugement* (ou à *la fin du siècle*), Dieu seul en connaît le jour et l'heure ; il faut donc veiller ; etc. Description du jugement : XXIV, 36 à chap. XXV.

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE . . . . . 3

I

Les prédictions de Jésus au début de son ministère . . . . . 5

1. Mat. IV, 17 ; X, 23 et XVI, 28 . . . . . 5

2. Mat. XIX, 28 . . . . . 7

II

Les prédictions de Jésus vers la fin de son ministère . . . . . 11

I. La venue, c'est-à-dire l'entrée, du Fils de l'homme dans la gloire . . . . . 12

1. Mat. XVI, 27 . . . . . 12

2. Mat. XXV, 31 et suivants. . . . . 19

II. La venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel. . . . . 22

1. Mat. XXVI, 64 . . . . . 22

2. Mat. XXIV, 29-34 . . . . . 23

3. Mat. XXIV et XXV . . . . . 27

4. Luc XIX, 11-27 . . . . . 34

CONCLUSION. . . . . 36

BS2417 .E7B9
Les predictions de Jesus ...
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00061 6278